



Hanya Yanagihara

UNE VIE COMME
LES AUTRES

« UN COUP DE MAÎTRE » Lire

« MAGISTRAL » Le Figaro littéraire

« BOULEVERSANT » Elle



HANYA YANAGIHARA

*Une vie
comme les autres*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR EMMANUELLE ERTEL

Le Livre de Poche remercie les éditions
BUCHET/CHASTEL pour la parution de cet extrait.

PARTIE I

Lispenard Street

I

Le onzième appartement qu'ils visitèrent ne possédait qu'un seul placard, mais disposait d'une baie vitrée coulissante donnant sur un petit balcon d'où l'on pouvait apercevoir, assis en face, un homme vêtu d'un simple tee-shirt et d'un short (bien qu'on fût en octobre) en train de fumer. Willem lui fit un signe de la main, mais l'homme ne répondit pas.

Dans la chambre à coucher, Jude actionnait la porte du placard, l'ouvrant et la fermant, lorsque Willem entra.

— Il n'y a qu'un seul placard, dit-il.

— Ça n'a pas d'importance, répondit Willem. Je n'ai rien à y mettre de toute façon.

— Moi non plus.

Ils échangèrent un sourire. L'agent immobilier les suivait.

— On le prend, déclara Jude.

Mais, de retour à l'agence, on leur annonça qu'ils ne pouvaient finalement pas louer l'appartement.

— Et pourquoi pas ? demanda Jude.

— Vous ne gagnez pas assez d'argent pour couvrir six mois de loyer et vous n'avez aucune épargne, rétorqua l'agent, soudainement abrupte.

Elle avait vérifié leurs comptes et historiques bancaires et avait somme toute décidé que quelque chose

clochait : deux hommes dans leur vingtaine qui ne formaient pas un couple et essayaient de louer un deux pièces dans une section sans intérêt (mais néanmoins chère) de la Vingt-Cinquième Rue.

— Vous avez quelqu'un qui pourrait vous servir de caution ? Un patron ? Des parents ?

— Nos parents sont morts, répondit brusquement Willem.

L'agent soupira.

— Alors je vous suggère de viser moins haut. Vous ne trouverez aucun agent en charge d'un immeuble de bonne tenue qui acceptera de louer à qui que ce soit avec votre profil financier.

Puis elle se leva d'un air déterminé et regarda ostensiblement la porte.

Mais quand ils racontèrent la scène à JB et Malcolm, ils la transformèrent en farce : l'appartement se retrouva parsemé de crottes de souris, l'homme en face s'était quasiment dénudé, l'agent était furieuse parce qu'elle avait flirté avec Willem et que ce dernier n'avait pas répondu à ses avances.

— Qui voudrait habiter sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, de toute façon ? demanda JB.

Ils étaient à Pho Viet Huong dans Chinatown, où ils se retrouvaient deux fois par mois pour dîner. Pho Viet Huong n'était pas un très bon restaurant – le phô était bizarrement sucré, le citron vert avait un goût de savon, et l'un d'entre eux tombait régulièrement malade après y avoir mangé –, mais ils continuaient d'y aller, à la fois par habitude et par manque d'argent. On pouvait y commander une assiette de soupe ou un sandwich pour cinq dollars, ou bien un plat beaucoup plus copieux pour huit ou dix dollars, si bien qu'il était possible d'en garder la moitié pour le lendemain, ou pour un encas plus tard le soir. Seul Malcolm ne mangeait jamais tout son plat ni

n'emportait ce qui restait. Quand il avait fini, il plaçait son assiette au centre de la table pour que Willem et JB – qui avaient toujours faim – puissent finir son plat.

— Évidemment, on n'a aucune envie de vivre sur la Vingt-Cinquième Rue et la Deuxième Avenue, JB, dit Willem d'un ton posé, mais on n'a pas vraiment le choix. On n'a pas d'argent, tu te rappelles ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne restes pas où tu es, répliqua Malcolm, tout en repoussant ses champignons et son tofu (il commandait toujours le même plat : pleurotes et tofu braisés à la sauce aigre-douce) au bord de son assiette sous le regard de Willem et de JB.

— Je ne peux pas, répondit Willem. Tu ne te souviens pas ? – il avait dû l'expliquer à Malcolm une dizaine de fois au cours des trois derniers mois. Le petit ami de Merritt emménage, donc je dois partir.

— Mais pourquoi tu devrais partir ?

— Parce que le bail est au nom de Merritt, Malcolm ! s'exclama JB.

— Oh, dit Malcolm.

Il se tut. Il oubliait souvent ce qu'il considérait comme des détails sans importance, mais il paraissait aussi ne jamais s'offenser quand les gens s'impatientaient de ses oublis.

— C'est vrai.

Il plaça son assiette au centre de la table.

— Mais toi, Jude...

— Je ne peux pas rester chez toi éternellement, Malcolm. Tes parents vont finir par me tuer.

— Mes parents t'adorent.

— C'est gentil de dire ça. Mais ils ne continueront pas à m'adorer si je ne déménage pas, et vite.

Malcolm était le seul des quatre à habiter chez ses parents, et comme JB aimait à le répéter, si sa famille avait possédé une maison comme celle des parents de

Malcolm, lui aussi vivrait chez eux. Non que la maison de Malcolm fût particulièrement grandiose – en fait, elle était plutôt vieillotte et assez mal entretenue, et Willem s’était une fois planté une écharde rien qu’en passant sa main sur la rampe –, mais elle était spacieuse : une véritable maison de l’Upper East Side. La sœur de Malcolm, Flora, de trois ans son aînée, avait récemment quitté l’appartement en sous-sol et Jude l’avait remplacée – une solution à court terme. Les parents de Malcolm comptaient au final récupérer l’espace et le reconverter en bureaux pour l’agence littéraire de sa mère, ce qui impliquait que Jude (pour qui l’escalier était trop difficile à négocier de toute façon) devait chercher un autre appartement.

Et il paraissait naturel qu’il s’installe avec Willem ; ils avaient partagé une chambre pendant toutes leurs études. La première année à l’université, ils avaient tous vécu ensemble dans un espace qui consistait en un salon en parpaings (meublé de bureaux et de chaises, et d’un canapé que les tantes de JB avaient apporté dans un camion de location) et d’une autre pièce, beaucoup plus petite, dans laquelle on avait placé quatre lits superposés. La chambre était si étroite que Malcolm et Jude, qui dormaient dans les lits du bas, pouvaient se tenir la main. Malcolm et JB partageaient l’un des lits ; Jude et Willem l’autre.

— C’est les Noirs contre les Blancs, se plaisait à répéter JB.

— Jude n’est pas blanc, rétorquait Willem.

— Et je ne suis pas noir, ajoutait Malcolm, plus pour énerver JB que parce qu’il le pensait vraiment.

— Bon, ben, dit alors JB tout en rapprochant l’assiette de champignons du bout de sa fourchette, j’imagine que vous pourriez tous les deux vivre avec moi, mais à mon avis, franchement, vous détesteriez.

JB habitait un loft gigantesque et crasseux dans

le quartier de Little Italy (plein de couloirs étranges menant à des culs-de-sac inutilisés aux formes bizarres, à des pièces inachevées, avec du Placoplatre laissé en plan à mi-hauteur) qui appartenait à l'un de leurs amis de fac. Ezra était un artiste – un mauvais artiste –, mais rien ne l'obligeait à être bon parce que, comme JB aimait à le lui rappeler, il n'aurait jamais, de toute son existence, besoin de travailler. Et non seulement Ezra n'aurait jamais besoin de travailler, mais ses enfants et ses petits-enfants non plus : ils pourraient créer des œuvres médiocres, invendables, parfaitement dénuées de talent, génération après génération, et ils auraient toujours les moyens, quand cela leur chanterait, d'acheter des tubes de peinture à l'huile de la meilleure qualité ou des lofts dangereusement spacieux dans le sud de Manhattan qu'ils pourraient saccager de leurs désastreuses décisions architecturales ; et, quand ils se fatigueraient de leur vie d'artiste – et JB était convaincu qu'Ezra en aurait assez à un moment –, il leur suffirait de passer un coup de fil à leur administrateur fiduciaire pour recevoir un énorme versement, d'un montant tel qu'aucun des quatre (à part, peut-être, Malcolm) ne pouvait même imaginer entrevoir en toute une vie. En attendant, Ezra s'avérait une connaissance utile, non seulement parce qu'il laissait JB et quelques autres de ses amis de fac habiter chez lui (différents recoins du loft étaient en permanence occupés par quatre ou cinq personnes), mais aussi parce qu'il était sympathique et fondamentalement généreux, et qu'il aimait organiser des fêtes extravagantes, abondantes en nourriture, drogues et alcool gratuits.

— Attendez, s'exclama JB en posant ses baguettes. Je viens de penser : il y a quelqu'un au magazine qui cherche à louer l'ancien appartement de sa tante, tout près de Chinatown.

— Il coûte combien ? demanda Willem.
— Probablement pas grand-chose – elle n’avait visiblement aucune idée concernant le loyer. Et elle voudrait le sous-louer à quelqu’un qu’elle connaît.
— Tu crois que tu pourrais nous recommander ?
— Mieux que ça : je vais vous présenter. Vous pouvez passer au bureau demain ?

Jude soupira.

— Je ne pourrai pas – il regarda Willem.
— Ne t’inquiète pas. Moi, je peux. À quelle heure ?
— À l’heure du déjeuner, j’imagine. Treize heures ?
— J’y serai.

Willem avait encore faim, mais il laissa JB finir les champignons. Puis ils restèrent tous là un moment ; Malcolm commandait parfois une glace au jacquier (la seule chose du menu invariablement bonne), en prenait deux bouchées et laissait Willem et JB la terminer. Mais cette fois-là, il n’en commanda pas. Alors ils demandèrent l’addition, qu’ils examinèrent et divisèrent au dollar près.

*

Le lendemain, Willem retrouva JB à son bureau. Celui-ci travaillait comme réceptionniste pour un magazine de petite (mais non moins influente) diffusion dont les locaux se trouvaient à SoHo et qui couvrait la scène artistique du sud de Manhattan. Il s’agissait pour lui d’un emploi stratégique ; son projet, comme il l’avait expliqué un soir à Malcolm, consistait à sympathiser avec l’un des rédacteurs pour ensuite le convaincre de le faire figurer dans le magazine. Il estimait que cela prendrait six mois. Autrement dit, il lui restait encore trois mois.

JB arborait toujours un air de légère incrédulité au travail – à l’idée même qu’il possédât un emploi et que

personne n'ait encore reconnu la spécificité de son génie. Il faisait un piètre réceptionniste. Le téléphone avait beau sonner plus ou moins sans discontinuer, il décrochait rarement ; quand l'un d'entre eux voulait le joindre (la connexion pour le téléphone portable était parfois déficiente dans l'immeuble), il devait suivre un code spécial qui consistait à laisser sonner deux fois, à raccrocher, puis à rappeler. Y compris dans ces cas-là, il ne répondait pas toujours ; c'est qu'il avait les mains occupées sous son bureau à démêler et à tresser un enchevêtrement de cheveux qui se trouvaient dans un sac-poubelle noir placé à ses pieds.

JB était dans sa « phase cheveux », comme il l'appelait. Il avait récemment décidé d'arrêter de peindre pendant un temps et de se mettre à la place à réaliser des sculptures faites de cheveux noirs. Chacun d'entre eux avait dû passer un week-end épuisant à suivre JB de salons de coiffure en instituts de beauté dans le Queens, à Brooklyn, dans le Bronx et à Manhattan pour demander aux gérants s'ils pouvaient récupérer toutes les chutes de cheveux dont ils disposaient, puis à traîner derrière eux un sac à l'allure de plus en plus étrange dans la rue. Ses premières œuvres comprenaient *La Masse*, une balle de tennis qu'il avait dépiautée, coupée en deux et remplie de sable avant de l'enduire de colle et de la rouler dans tous les sens sur un tapis de cheveux pour que les poils s'agitent comme des algues sous l'eau, et *Le Kwotidien*, composé de différents ustensiles domestiques – une agrafeuse, une spatule, une tasse à thé – recouverts d'un pelage de cheveux. Maintenant il travaillait sur un projet à grande échelle dont il refusait de leur parler, sauf par bribes, mais ce dernier impliquait de démêler et de tresser entre elles d'innombrables mèches pour réaliser une corde apparemment ininterrompue de cheveux noirs

crépus. Le vendredi précédent, il les avait appâtés en leur promettant de la pizza et des bières pour qu'ils l'aident au tressage. Cependant, au bout de plusieurs heures d'un travail fastidieux, il apparut clairement qu'il n'y avait ni pizza ni bières en vue, si bien qu'ils étaient repartis, un peu énervés mais pas terriblement surpris.

Le projet des cheveux les barbaït tous, même si Jude (c'était le seul d'entre eux) trouvait les compositions charmantes et était persuadé qu'elles seraient un jour considérées comme importantes. En guise de remerciements, JB lui avait offert une brosse recouverte de cheveux, qu'il lui avait néanmoins réclamée par la suite lorsqu'un ami du père d'Ezra avait exprimé un intérêt et avait laissé entendre qu'il pourrait l'acheter (pour finir, il ne l'acheta pas, mais JB ne rendit jamais la brosse à Jude). Le projet des cheveux s'était avéré compliqué pour encore d'autres raisons ; un soir, alors que JB avait réussi une nouvelle fois à les persuader tous les trois de se rendre dans le quartier de Little Italy pour récupérer des chutes de cheveux supplémentaires, Malcolm avait déclaré que les cheveux sentaient mauvais. Ce qui était vrai : pas une odeur détestable, mais simplement l'odeur acidulée et métallique d'un crâne sale. JB s'était alors lancé dans l'une de ses rages monumentales et avait traité Malcolm de nègre qui ne s'assumait pas, d'oncle Tom et de traître à la race ; alors Malcolm, qui se fâchait très rarement, sauf dans le cas d'accusations de ce type, avait déversé son vin dans le sac de cheveux le plus proche, s'était levé et était parti avec fracas. Jude avait couru, tant bien que mal, après Malcolm, et Willem était resté pour essayer de calmer JB. Et bien que les deux amis se soient réconciliés dès le lendemain, Willem et Jude se sentirent en définitive (à tort, ils le savaient) légèrement plus remontés contre Malcolm que contre JB, dans la mesure où, le week-end suivant, ils s'étaient

de nouveau retrouvés dans le Queens à passer de salon de coiffure en salon de coiffure, à essayer de remplacer le sac de cheveux que Malcolm avait fichu en l'air.

— La vie est comment sur la planète noire ? demanda alors Willem à JB.

— Noire, lui répondit JB tout en replaçant l'écheveau qu'il était en train de démêler dans le sac. Allons-y ; j'ai dit à Annika qu'on y serait à une heure et demie.

Le téléphone sur son bureau se mit à sonner.

— Tu ne décroches pas ?

— Ils rappelleront.

En route vers le sud de Manhattan, JB râla. Il avait jusque-là concentré en vain pratiquement tous ses efforts de séduction sur un rédacteur en chef du nom de Dean, mais que les quatre appelaient DeeAnn. Ils s'étaient rendus, à trois, à une fête dans le Dakota, chez les parents de l'un des jeunes éditeurs, dans une maison où chaque pièce aux murs couverts d'art donnait sur une autre pièce aux murs également couverts d'art. Tandis que JB bavardait avec ses collègues dans la cuisine, Malcolm et Willem avaient fait le tour de l'appartement ensemble (où était Jude ce soir-là ? Au travail, probablement), découvrant une série d'Edward Burtynsky accrochée dans la chambre d'amis, une suite de châteaux d'eau des Becher, disposée en quatre rangées de cinq au-dessus de la table dans le bureau, un immense Gursky qui paraissait flotter au-dessus des étagères basses dans la bibliothèque, et, dans la chambre à coucher, un mur entier de photographies de Diane Arbus, occupant si bien tout l'espace que seuls quelques centimètres de mur blanc demeuraient visibles en haut et en bas. Ils étaient en train d'admirer une photographie de deux jeunes filles trisomiques aux visages doux qui jouaient dans leurs maillots de bain trop serrés et enfantins, lorsque Dean s'approcha

d'eux. C'était un homme de grande taille, mais il avait un petit visage gaufré et grêlé qui lui donnait un air féroce et peu fiable.

Ils se présentèrent, expliquèrent qu'ils se trouvaient là parce qu'ils étaient des amis de JB. Dean leur dit qu'il était l'un des rédacteurs en chef du magazine, et qu'il s'occupait de tous les articles consacrés aux beaux-arts.

— Ah, fit Willem, veillant à ne pas regarder Malcolm, de peur de sa réaction – JB leur avait dit que sa cible potentielle était le rédacteur des beaux-arts; cela devait être lui.

— Est-ce que vous avez jamais rien vu de pareil? leur demanda Dean, en désignant les photographies d'Arbus de la main.

— Jamais, répondit Willem. J'adore Diane Arbus.

Dean se raidit, et les traits de son petit visage eurent l'air de se nouer.

— C'est DeeAnn, avec un *i* long.

— Pardon?

— DeeAnn. Son nom se prononce «*DeeAnn*».

Ils avaient eu du mal à se retenir de pouffer de rire en sortant de la pièce.

— DeeAnn! s'était plus tard exclamé JB, quand ils lui avaient raconté l'anecdote. Bon Dieu! quel petit prétentieux de merde!

— Oui, mais c'est ton petit prétentieux de merde à toi, avait rétorqué Jude.

Et depuis lors, chaque fois qu'ils mentionnaient Dean, ils l'appelaient «*DeeAnn*».

Malheureusement, malgré les efforts inlassables de JB pour s'attirer les faveurs de DeeAnn, la possibilité qu'il apparaisse dans le magazine ne semblait pas plus tangible que trois mois auparavant. JB eut beau laisser DeeAnn lui sucer la bite dans le sauna de la salle de gym, rien n'y fit. Chaque jour, JB trouvait une raison

pour flâner du côté des bureaux des éditeurs et jeter un œil au tableau où figuraient, sur de petits bostols blancs, les idées pour les articles des trois mois à venir, et, chaque jour, il examinait la section consacrée aux artistes montants et cherchait son nom pour, chaque jour, être déçu. À la place, il découvrait celui de divers artistes sans talent ou surévalués, de personnes à qui l'on devait des faveurs, ou de personnes qui connaissaient des personnes à qui l'on devait des faveurs.

— Si jamais je vois le nom d'Ezra sur ce tableau, je me tue, disait tout le temps JB.

Ce à quoi les autres répondaient : « Mais non, JB », et « T'inquiète pas, JB, ton nom y sera un jour », et « T'as pas besoin d'eux, JB, tu trouveras ailleurs » ; ce à quoi il répondait, respectivement : « Vous croyez ? », et « Ça m'étonnerait bien », et « Je me suis super-investi cette fois, putain – trois mois de ma vie, putain –, mon nom a intérêt à y être, putain, ou tout ça aura été un putain de gâchis, comme tout le reste », « tout le reste » signifiant, alternativement, l'école d'art, le fait d'être revenu à New York, la série des cheveux, ou bien la vie en général, selon son degré de nihilisme du jour.

Il était toujours en train de râler quand ils arrivèrent à Lispenard Street. Willem, new-yorkais depuis peu (il ne vivait là que depuis un an), n'avait jamais entendu parler de cette rue située au sud de Canal qui, à peine plus longue qu'une allée, s'étendait sur deux pâtés de maisons. Cependant, JB, qui avait grandi à Brooklyn, n'en avait jamais entendu parler non plus.

Ils trouvèrent l'immeuble et appuyèrent sur le bouton marqué 5C. Une femme, dont la voix leur parut éraillée et creuse à travers l'interphone, leur répondit et leur ouvrit la porte. À l'intérieur, l'entrée était étroite et haute de plafond, peinte d'un marron caca satiné et écaillé qui leur donna l'impression de se trouver au fond d'un puits.